

**DISCOURS**  
**DU MÉDECIN GÉNÉRAL BOLZINGER**  
**président de l'Académie**  
**prononcé à la séance solennelle du 10 novembre 1966**

---

*Monsieur le Préfet de la région de Lorraine,*  
*Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences,*  
*Mon Général,*  
*Monseigneur,*  
*Monsieur l'Adjoint représentant M. le Député-Maire,*  
*Mesdames,*  
*Messieurs,*  
*Mes chers confrères,*

Investi de la dignité présidentielle, par la confiance renouvelée de mes excellents confrères, je m'acquitte d'un double devoir, celui de prononcer l'allocution qu'imposent nos statuts, celui surtout de remercier au préalable les hautes autorités qui ont bien voulu, par leur participation, témoigner de l'intérêt qu'elles portent à nos travaux et rehausser ainsi l'éclat de notre séance solennelle de rentrée.

M. le Préfet de la région de Lorraine, que des obligations incidentes issues des lourdes charges de son ministère ont empêché d'assister à notre séance, nous a exprimé ses regrets. Je le remercie d'avoir bien voulu se faire représenter par M. Raillard, son chef de cabinet, auquel nous exprimons nos sentiments de déférente bienvenue.

Monsieur le Général Gouverneur de Metz, commandant la VI<sup>e</sup> région militaire, vous êtes pour nous la vivante évocation de notre naissance, puisque c'est un maréchal de France, gouverneur de la cité, le maréchal de Belle-Isle, votre prédécesseur, qui nous

porta sur les fonts baptismaux des consécérations académiques. Nous vous sommes reconnaissants d'en témoigner par votre présence.

J'ai déjà eu l'occasion de vous dire l'an dernier, monseigneur, qui représentez Son Excellence Mgr l'Evêque, et il m'est agréable de le répéter, combien nous sommes sensibles aux liens de confiance et d'estime qui unissent l'Académie au clergé mosellan, dont l'élite a si souvent milité dans nos rangs. Nous aimons voir dans votre participation la promesse d'une continuité qui engage notre gratitude.

La municipalité et le premier magistrat de la ville tiennent dans l'histoire de notre Compagnie une trop grande place pour que votre présence à cette table, monsieur l'Adjoint, représentant M. le Député-Maire, dans cette salle qui est la vôtre, ne soit pas pour nous sujet de très vive satisfaction et de sincères remerciements.

Nous exprimons nos sentiments de cordiale bienvenue à M. le Président de l'Académie Stanislas, notre sœur aînée de Nancy, dont l'amitié fidèle nous est toujours un précieux réconfort.

Aux nombreux amis qui, par leur présence ou par leur message, nous ont manifesté de la sympathie, je dirai avec une pensée spécialement appropriée à chacun d'eux la gratitude de nos confrères et de moi-même.

Monsieur le Secrétaire perpétuel, je me propose de vous saluer plus longuement en préambule de votre conférence, mais laissez-moi vous dire d'ores et déjà combien nous ressentons l'honneur de votre visite et combien nous éprouvons de satisfaction, voire d'orgueil, à accueillir l'éminent dignitaire de ce haut lieu de la pensée qu'est l'Institut de France.

Il m'est apparu que cette heureuse circonstance devait inspirer les propos du président annuel dans l'accomplissement de ses devoirs statutaires et oratoires. Comment l'Académie nationale de Metz, consciente de ses origines, du sens de son histoire, de la valeur de ses missions, n'entrerait-elle pas en résonance avec les ondes puissantes qui émanent d'une institution qui fut son guide et son inspiratrice ! Elle tient à cœur de rendre hommage

à cette aînée d'un siècle que René Descartes anima de son puissant génie et où Blaise Pascal fit ses premières armes.

Cet hommage, l'Académie des sciences l'a reçu du monde entier lorsqu'en juin dernier elle célébrait, avec l'éclat que lui conférait la présence du Chef de l'Etat, le troisième centenaire de son existence. Le monde entier glorifiait la somme insigne des valeurs qu'elle représente, les générations de savants qui ont milité dans ses rangs, faisant d'elle une source incomparable de savoir, un facteur essentiel de la promotion humaine.

Il est sans doute des plus légitimes, pour une société de province comme la nôtre, de mêler sa voix à ce concert de louanges, mais n'est-il pas présomptueux de sa part de tenter un parallèle, une comparaison ? Pour le moins peut-elle se demander dans quelle mesure elle a collaboré, à l'instar de sa grande sœur, à la promotion de la connaissance scientifique au profit de tous les hommes.

A se pencher sur l'histoire de notre Compagnie, la moisson des faits qu'on y glane ne m'a paru nullement décourageante. Aussi je vous convie, mesdames et messieurs, à une courte promenade au jardin bicentenaire de l'Académie de Metz. Nous y nouerons, en hommage à notre hôte, un bouquet de fleurs choisies tout au long de ses sentiers séculaires que dessina et ordonna jadis l'esprit novateur du siècle des lumières.

C'est bien ici le même esprit des humanistes qui, un siècle auparavant, rassembla autour de Colbert les savants les plus éminents du royaume. Né de la Renaissance italienne, ce mouvement allait se répandre dans toute la France et engendrer de nombreuses « sociétés à pensée », allant du simple « cabinet de lecture » aux académies officiellement consacrées. Les élites qui les animèrent se lancèrent, avec ivresse et pleines de confiance dans l'universelle suffisance de la raison, à la conquête des mystères de ce monde. Les sciences multiplient leurs succès. Au siècle de Descartes succède le siècle de Newton ; à la civilisation agraire, héritage de la Méditerranée, celle d'un principe perturbateur ; l'énergie et son exploitation, c'est-à-dire l'ère du machinisme, l'ère de l'industrie. Cette vaste et imposante mutation a été en majeure partie l'œuvre des élites scientifiques groupées au sein des académies des sciences de Paris et de province. Colbert

a le mérite d'avoir pressenti cette évolution. Mieux encore, il propose au roi, non seulement la création d'une académie des sciences, mais aussi la subsistance et le fonctionnement aux frais de l'Etat de laboratoires de recherche et d'établissement d'enseignement. Ce pragmatisme efficace et hardi ne s'embarrassait d'aucun système philosophique préconçu. Seul comptait l'édification par l'expérience et la raison de ce qu'il désignait sous le vocable « l'utile ».

Or, c'est précisément cette notion d'utilité publique que nous retrouvons comme leitmotiv de la création de la Société des sciences, arts et lettres de Metz, ancêtre de notre Académie.

La première assemblée des érudits messins, qui, sous l'appel de Dupré de Genest, s'était réunie le 22 avril 1757, proclame comme objectif essentiel l'organisation d'un cours public et gratuit de physique et de chimie avec expériences et démonstrations. La physique fut effectivement enseignée par le premier président de la Société, M. de Saint-Ignon, du Collège royal de Saint-Louis, où notre société s'adonne avec ardeur à l'étude des sciences.

Rien de plus capable de procurer la gloire et le bonheur public, s'exclame dom Jean François, doyen de Saint-Symphorien, en introduction à la première réunion constitutive de la Société le 22 novembre 1757. Et de développer ce thème sur le ton du dithyrambe et de conclure que le meilleur moyen de faire fleurir les sciences : « c'est l'établissement d'académies bien assorties ». Il ajoute, « en former une à Metz, quoi de plus digne de louanges que ce beau dessein et quelle ville mérite mieux cette émulation que cette puissante ville, l'une des plus considérables des Gaules par son ancienneté, l'une des plus importantes de l'Europe par ses fortifications, des plus célèbres par son parlement, des plus agréables et fertiles par sa situation, des plus belles par ses édifices tant publics que particuliers, des mieux peuplées d'habitants riches et industriels, des plus propres à un commerce avantageux ? »

Je n'ai pu résister au plaisir de vous citer ce morceau d'éloquence très XVIII<sup>e</sup> siècle, ce *salve magna paréns* de l'éminent bénédictin, homme des plus remarquables de son temps, l'un des auteurs de cette *Histoire de Metz* en six volumes qui, aux dires

des spécialistes, garde une valeur inestimable. Sans doute, sa rhétorique alarme-t-elle quelque peu notre esprit critique, mais elle manifeste une telle ardeur dans l'attachement à notre cité qu'elle nous émeut plus qu'elle ne nous surprend et, en tout état de cause, nous incline à de fructueuses méditations.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons, sans exagération, prétendre que c'est essentiellement le culte des sciences et leurs applications au progrès humains qui nous ont fait naître et prospérer. Notre nom de baptême était d'ailleurs celui de Société d'études des sciences et des arts, ce n'est que plus tard qu'un troisième objectif nous était assigné, celui des lettres. Non seulement tout ce que Metz comptait d'érudits aspirait à œuvrer dans ses rangs, mais de nombreux savants étrangers à la région sollicitaient l'honneur de devenir membres associés libres ou membres correspondants.

Il n'est pas dans mon propos de refaire une fois encore l'histoire de notre Compagnie. Il me faut cependant, pour les besoins de ma démonstration, citer quelques noms qui illustrent la valeur scientifique de notre institution et de ses membres. La liste en est longue, et le choix embarrassant. Mes confrères qui vivent dans la familiarité de ces évocations me pardonneront si, parmi tous ces naturalistes, physiciens et chimistes, aéronautes et ingénieurs, médecins et pharmaciens, je ne choisis que deux noms, parce que les moins cités, et qu'aussi la formation professionnelle et la carrière de ces savants, tous deux membres associés libres et membres correspondants de notre Compagnie, s'apparentent davantage aux vôtres, monsieur le Secrétaire perpétuel :

Le premier, Vicq d'Azir, fut secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, le second, Antoine Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, tous deux membres de l'Académie des sciences.

Vicq d'Azir, célèbre anatomiste et physiologiste, réputé pour son éloquence, fut le successeur de Buffon à l'Académie française.

Antoine Louis nous est plus connu. Son portrait orne la cimaise de cette salle. Né à Metz, il était le fils d'un chirurgien major de l'hôpital militaire d'Instruction. L'œuvre de ces deux savants est d'une telle ampleur qu'il ne saurait être question de la résumer ici.

Deux mots seulement sur Antoine Louis. Docteur en médecine, docteur en chirurgie, docteur en droit, chirurgien en chef des armées du roi, inspecteur général des hôpitaux militaires du royaume, il fut surtout, pendant vingt-huit ans, le secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie. La magnifique collection des mémoires de cette illustre société est presque entièrement sortie de sa main, de même que toute la partie chirurgicale de *l'Encyclopédie*. Mais le vrai titre de gloire de ce grand maître de la chirurgie du XVIII<sup>e</sup> siècle est d'avoir, le premier de France, reconnu l'importance sociale de la médecine légale et d'en avoir organisé l'enseignement. Il applique à son étude des méthodes scientifiques et expérimentales jusqu'alors inusitées qui annoncent déjà Claude Bernard, dont il partage la passion pour la physiologie et la réputation de pionnier de la science moderne. Doté d'une solide formation juridique et sollicité comme expert dans toutes les affaires délicates et importantes, il devient l'oracle des tribunaux et l'arbitre du sort des familles.

La grande Révolution de 1789 devait leur être néfaste à tous deux. Vicq d'Azir mourut d'un transport au cerveau (et non d'un suicide comme l'a prétendu La Harpe), alors qu'il était contraint d'assister à la fête de l'Être Suprême. Quant à Antoine Louis, l'histoire tendancieusement commentée de sa contribution à la mise au point de la guillotine vint assombrir les derniers jours de son existence, ses ennemis n'avaient-ils pas substitué au nom de Guillotine celui de petite Louison ? « J'ai eu la faiblesse de me chagriner outre mesure de cette atrocité », écrivit-il à Desgenettes peu de temps avant sa mort, le 20 mars 1792. Rappelons en quelques mots l'enchaînement exact des événements touchant cette affaire.

Le doux philanthrope que fut le Dr Guillotin, désireux de rendre la décollation plus humanitaire, présenta à l'Assemblée constituante, dont il était membre, une machine destinée à remplacer le bras du bourreau. Le principe en fut adopté et le projet présenté au comité de législation, qui demanda l'avis du secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie. Le 7 mars, Louis rédigea son expertise, un modèle du genre. Il propose d'adopter l'appareil, mais en le perfectionnant par l'adoption d'un couperet à direction très oblique. On a prétendu que Louis XVI, dont on connaît les

capacités en mécanique, et auquel fut soumis le projet, collabora à la fabrication en préconisant le fer triangulaire. Il est difficile de garantir l'authenticité de l'anecdote. Les premières utilisations de la guillotine datent du 27 avril 1792, soit un mois à peine avant la mort d'Antoine Louis. Il n'aura donc pas vu le sinistre usage de son invention sous la Terreur.

Avec la période révolutionnaire et les guerres d'Empire qui suppriment l'activité de toutes les académies se termine la première période de notre Société.

Lorsqu'elle renaît en 1819, nous la retrouvons animée, vis-à-vis des sciences, des mêmes dispositions d'esprit que son aînée. Son zèle pour la recherche scientifique s'est encore accru. Pour s'en convaincre, consultons nos annales, évoquons les personnalités de premier plan qui les ont rédigées et qui ont exercé leur féconde autorité jusqu'à cette année de rupture que fut 1870.

1819-1870, un demi-siècle d'activité, c'est la période la plus brillante et la plus fructueuse de notre histoire. Les sciences y tiennent le grand premier rôle. Les raisons en sont multiples. Sans doute peut-on admettre, avec Edmond Perrin, qu'il existe une certaine affinité de l'esprit messin pour les sciences pures et surtout pour les sciences appliquées. Ne répond-elle pas à l'esprit positif bien connu de nos compatriotes plus attachés aux réalités concrètes de l'existence que troublés par l'angoisse métaphysique ?

En réalité, ces aptitudes se sont épanouies sous l'effet d'un puissant catalyseur, la présence à Metz, depuis 1802, de l'Ecole d'application de l'artillerie et du génie, ce paladium national des armes savantes, servi par un corps d'élite. Son influence était venue renforcer celle, plus ancienne, de l'hôpital d'Instruction du Service de Santé et celle du Collège royal Saint-Louis. C'est au sein de ces trois organismes que l'Académie recrutait une bonne part de ses membres. Ils venaient avec empressement se joindre aux représentants de la bourgeoisie messine, que tous les commentateurs de l'époque qualifient de riche et d'éclairée. En 1839, la Société ne comprenait pas moins de onze polytechniciens sur trente-cinq membres titulaires, proportion qui était considérée comme unique dans les sociétés savantes des départements. Elle s'est maintenue dans l'ensemble jusqu'en 1870. Aussi n'est-il pas surprenant que la majorité des présidents de cette époque aient

été des hommes de science. La direction qu'ils imprimèrent aux travaux de la Société avait comme but essentiel l'enseignement et la vulgarisation des sciences, d'une part, leurs applications pratiques à l'industrie, d'autre part. Elle était inspirée de l'idéologie socialiste naissante, et les thèses de Saint-Simon et de Fournier, d'Auguste Comte et d'Edward Mill étaient favorablement commentées par la bourgeoisie messine. Celle-ci répondit donc avec ardeur aux incitations de l'économiste et ingénieur Charles Dupin, professeur des Arts et Métiers de Paris, qui réclamait avec force l'organisation de l'enseignement des ouvriers.

L'Académie de Metz se fit le champion de ces idées généreuses. Au premier président élu, Gorcy, médecin-chef de l'hôpital militaire d'Instruction, futur membre de l'Académie de médecine, avait succédé Claude-Lucien Bergery, professeur des sciences appliquées à l'École d'application de l'artillerie et du génie, membre correspondant de l'Académie des sciences, quatre fois réélu au poste présidentiel. Ce fut lui l'organisateur et l'infatigable animateur des cours industriels institués à Metz au profit du monde du travail. L'Académie fournissait elle-même les professeurs. Pour favoriser l'effort studieux des nombreux élèves, Bergery édite des petits manuels de poche qui formeront une encyclopédie scientifique populaire des plus appréciées. L'étonnante réussite de cette œuvre lui valut d'être prise pour modèle non seulement en France, mais encore à l'étranger. Elle eut de plus comme conséquence la création de concours entre ateliers du département et, dès 1822, d'une exposition annuelle de l'industrie départementale qui devait rapidement acquérir une audience européenne. Aussi, l'Académie de Metz peut-elle s'enorgueillir d'avoir été le berceau de la foire internationale, aujourd'hui fierté et satisfaction de nos compatriotes.

L'enthousiasme passionné et communicatif de Bergery pour la civilisation industrielle qui naissait sous ses yeux, et qu'il exprima dans son discours présidentiel du 15 mai 1826, n'était pas sans exercer autour de lui, et au dehors de l'Académie, une émotion contagieuse. génératrice d'initiatives, de progrès techniques et de vocations de chercheurs.

L'engouement de nos compatriotes pour les disciplines scientifiques s'accrut de façon notable. Rien n'est plus démonstratif à



cet égard que l'étude statistique comparée du général Didion, originaire de Metz, président de notre société en 1839, professeur de l'Ecole d'application d'artillerie et du génie, membre de l'Académie des sciences. Pour juger du culte des Messins à l'égard des sciences, il choisit trois critères qui concernent le recrutement sur le plan national : premièrement, des membres de l'Institut, deuxièmement, des élèves de l'Ecole polytechnique, troisièmement, enfin, des lauréats au concours général sciences. Il constate que, pour les années 1832-1837, le département de la Moselle a fourni trois fois plus d'académiciens des sciences et près de trois fois plus d'élèves à l'Ecole polytechnique que la moyenne des autres départements. Quant aux résultats du concours général, Metz s'est placée au premier rang, suivi de Nancy, Angers et Strasbourg. Il n'est donc pas étonnant que notre cité ait été choisie en 1837 pour être le siège de la quatrième session du Congrès scientifique de France, congrès qui remporta un très vif succès auprès de nos compatriotes.

Parmi les successeurs et continuateurs de Bergery, nombreux sont les savants de valeur. Plusieurs d'entre eux devaient entrer à l'Institut et mériteraient de plus longs commentaires. Le plus illustre est sans contredit le Messin Jean-Victor Poncelet, professeur de mécanique à l'Ecole d'application. Exceptionnellement doué pour les mathématiques dès sa prime jeunesse, il a, par ses travaux, notamment sur les propriétés projectives des figures, apporté une contribution majeure à la géométrie moderne. Sa réputation, qui dépassait largement nos frontières, a résisté à l'épreuve du temps. Il fut élu en 1834 membre de l'Académie des sciences. Six ans plus tard, elle lui confiait le fauteuil présidentiel. C'est en son nom que, tous les trois ans, elle attribue un prix destiné à récompenser l'auteur français ou étranger du travail le plus utile pour le progrès des mathématiques pures ou appliquées.

Notre cité, légitimement fière du destin exceptionnel d'un des siens, conserve à Poncelet une reconnaissance d'autant plus profonde qu'il a toujours manifesté un vif attachement à sa ville natale, où il siégea comme conseiller municipal et comme conseiller général. Député de la Moselle à l'Assemblée constituante de 1848, il eut un rôle déterminant dans l'élaboration de la loi sur l'ensei-

gnement et dans la pacification des émeutes de juin. Mais, parmi ces nombreux titres à la reconnaissance de ses compatriotes, il en est un que je désirerais souligner ici et qui rejoint l'actualité. Il fut de ceux qui réclamaient avec le plus d'insistance l'établissement, à Metz, d'une faculté des sciences, pour laquelle il avait établi un programme d'enseignement supérieur où les idées les plus larges étaient savamment développées. La population messine a toujours appelé cette réalisation de tous ses vœux, et l'Académie de Metz s'était fait son porte-parole.

Ce que Poncelet exigeait au nom des mathématiques, son successeur à la présidence de l'Académie : Georges-Simon Serullas, membre également de l'Académie des sciences, le souhaitait au nom de la chimie. Pharmacien en chef et professeur à l'hôpital militaire d'Instruction du Service de Santé, futur professeur au Val-de-Grâce, il consacre à ce projet son discours présidentiel, développe tous les arguments qui militent en sa faveur et constate que jamais les besoins d'un enseignement supérieur des sciences ne s'est fait plus vivement sentir.

La préoccupation majeure de nos confrères en cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle restera sans conteste l'accession de Metz à la dignité de ville universitaire. Vers la même époque, le comte du Coëtlosquet, député de la Moselle, fondateur des sociétés de secours mutuel, avait attiré l'attention de l'Académie sur les dispositions favorables du ministère à la création, en province, de nouvelles facultés des sciences. Arthur Morin, professeur de mécanique à l'École d'application, mathématicien de renom, élu en 1843 membre de l'Académie des sciences, fut chargé par nos confrères de rédiger un rapport justifiant les prétentions messines. Les autorités locales appuyèrent la demande qui fut envoyée au ministre. La réponse fut favorable. Il se déclarait disposé à commencer par Metz l'érection des nouvelles facultés, aussitôt que les fonds en seraient votés par les Chambres. Cette condition ne fut jamais réalisée. Malgré l'insistance renouvelée des représentants messins, le projet resta en sommeil, en particulier après 1852, car notre ville, peu favorable à l'élection du prince-président, avait déplu à l'administration impériale. Ne venait-elle pas, pour cette raison, de supprimer l'école d'instruction du Service de Santé ?

Un sort analogue était réservé à une deuxième proposition de l'Académie, celle d'établir à Metz une école centrale des Arts et Manufactures sur le modèle de l'école de Paris. Notre Compagnie en avait accepté le patronage et la direction scientifique.

Les Messins en éprouèrent une réelle amertume. Le général Didion résume ainsi les réflexions de ses compatriotes : « N'est-il pas légitime de prétendre, dit-il, que la ville de Metz, où les classes ouvrières trouvent à la fois des moyens d'instruction si nombreux et si bien appropriés dans les écoles municipales, des éléments de moralité et de prospérité dans la caisse d'épargne et dans la société de prévoyance ; où l'instruction primaire supérieure peut être enviée par les autres villes, et qui possède une instruction industrielle toute spéciale, que Metz, dont le collège est en possession de faire admettre à l'Ecole polytechnique plus d'élèves qu'aucun autre collège des départements et qui a le premier rang dans les concours généraux, qui peut s'honorer d'avoir donné naissance à plusieurs membres distingués de l'Institut et d'en posséder un plus grand nombre que les autres parties de la France, qu'une ville, enfin, qui offre, par ses écoles militaires, par son hôpital d'instruction et par son académie, un aussi heureux concours de maîtres et d'élèves, doive être considérée comme éminemment propre à faire prospérer une faculté des sciences et une école centrale des Arts et Manufactures. » Ces quelques lignes que l'actualité pourrait revendiquer illustrent mieux la situation intellectuelle et culturelle de notre cité au XIX<sup>e</sup> siècle et le bien-fondé de ses ambitions universitaires.

Cette période brillante de son histoire fut brutalement interrompue par le désastre de 1870. Un siècle bientôt nous sépare de cette date fatidique et cependant, à l'heure des commémorations prochaines et malgré les drames qui vinrent par la suite accabler notre destin, nous ressentons toujours encore combien furent profondes nos blessures et indélébiles leurs cicatrices. Le traité de Francfort a porté un coup d'arrêt à l'évolution dynamique et riche de promesses de notre Compagnie.

Touchée dans sa raison d'être, appauvrie dans ses forces vives, elle ne retrouve son équilibre qu'en se consacrant en priorité à l'historiographie locale, délaissant quelque peu les études scientifiques. Cette nouvelle orientation restera sienne jusqu'à nos jours.

Aussi, mon propos consacré au culte des sciences dans l'histoire et l'œuvre de l'Académie nationale de Metz, et qui a permis de faire trop rapidement défiler devant vous les témoignages les plus convaincants, peut ici trouver son terme.

Il appelle cependant un bref commentaire destiné à joindre le présent au passé, et qui sera ma conclusion : Si la faveur actuelle pousse notre Compagnie à sacrifier plus volontiers au temple de Clio, elle n'a pas pour autant oublié sa vieille passion pour Minerve. Elle ne saurait y renoncer à une époque où les sciences dominent la vie des hommes et commandent leur destin. A l'heure aussi où ressurgit et s'affirme avec force la vocation universitaire de notre ville.

Qu'il s'agisse de la création à Metz d'un collège scientifique universitaire et d'une école d'ingénieurs avec comme corollaire les établissements littéraires et juridiques supérieurs, qu'il s'agisse de l'Ecole municipale des arts appliqués ou du Centre associé du Conservatoire national des arts et métiers, l'Académie nationale de Metz, témoin actif et séculaire des préoccupations culturelles de la cité, salue avec joie et soulagement la réalisation progressive d'un de ses plus vieux rêves. Elle applaudit à la satisfaction enfin donnée aux espérances tenaces de la population messine, dont elle fut si souvent l'interprète.

Quoi de plus urgent et de plus important que de lui garantir dans ses murs un enseignement supérieur, de se rappeler aussi qu'éclairer les esprits, c'est les affranchir, et que la liberté, cette amie des muses, n'a pas pire ennemie que l'ignorance.

---

La présentation du professeur COURRIER avait été faite en ces termes par le président Bolzinger.

*Mesdames,*  
*Mesdemoiselles,*  
*Messieurs,*  
*Mes chers confrères,*

La notoriété nationale et internationale du conférencier que vous allez entendre serait sans doute de nature à me dispenser du rituel de la présentation. Mais comment l'Académie nationale de Metz ne céderait-elle pas au plaisir de rendre hommage aux mérites d'un fils des marches de l'Est en qui s'incarne aujourd'hui l'éclat et le rayonnement de l'Institut de France ?

Vous êtes né, monsieur, sur les pentes de la colline inspirée, et c'est à Pont-à-Mousson que vous fîtes vos études secondaires. Comme a pu l'écrire un de vos confrères, le regretté Rémy Collin, Barrès eut reconnu en vous « un homme du limes gallo-romain, assuré sur ses positions et ouvert sur l'extérieur, un homme d'une imagination contenue par le réel de la terre et des morts ».

Donner libre cours à l'hommage que je tiens à rendre à vos mérites, c'est évoquer tout d'abord votre brillante carrière. Vos débuts dans les sciences médicales et biologiques se rattachent au souvenir du maître incomparable qui fut le nôtre, le professeur Pol Bouin, de l'Institut d'histologie de Strasbourg. C'était en 1919, et la capitale alsacienne était devenue, face aux pays de l'Est, l'avant-poste intellectuel de notre culture. Pol Bouin, précurseur de la connaissance des glandes — que depuis Claude Bernard on appelle les glandes à sécrétion interne — y faisait rayonner la biologie française d'un éclat incomparable. Créateur d'une école, il était entouré d'une équipe de préparateurs et d'assistants où nombreuses furent les vocations de savants et de chercheurs. La plupart ont gravi tous les échelons de la hiérarchie universitaire et scientifique.

Parmi eux, cher maître, vous étiez l'un des plus remarquables, et les élèves de première année de médecine, dont je fus, vous considéraient comme un modèle proposé à leurs ambitions. Sensibles à la cordialité de votre accueil et à votre esprit de méthode, ils ne l'étaient pas moins à votre auréole militaire d'ancien chasseur à pied, décoré devant Verdun de la Croix de guerre, à la renommée de l'ancien médecin auxiliaire de l'armée de Salonique. Affectueusement et avec ferveur, nous pressentions et nous souhaitions le brillant avenir qui vous était réservé.

A Strasbourg, dans cette atmosphère intellectuelle ardente qui régnait à l'Institut d'histologie, vous vous initiez à la morphologie expérimentale et, en 1920, encore étudiant, vous publiez vos premiers résultats dans le domaine de l'endocrinologie des glandes génitales. Dès cet instant, et avec la tranquille assurance qui caractérise souvent les gens de chez nous, vous vous engagez dans ce combat qui passionnait alors le monde de la biologie, le combat autour de la glande interstitielle. Ce fut le moment privilégié de votre carrière où vous fûtes visité par l'ange de l'intuition et du génie. Mais le génie, a dit Buffon, n'est qu'une plus grande aptitude à la patience et à l'effort sans lesquels l'intuition sombre dans la velléité. Ce goût de l'effort patient et persévérant, vous le possédez à un haut degré. Il vous permet d'accumuler une somme considérable d'observations grâce auxquelles vous soutenez, en 1924, votre thèse de doctorat en médecine sur le cycle sexuel chez la femelle des mammifères et, en 1927, votre thèse de doctorat ès science sur le déterminisme des caractères sexuels secondaires chez les mammifères.

Vos travaux considérables, devenus classiques, vos expériences aussi ingénieuses que démonstratives inaugurent une étape fondamentale de l'endocrinologie sexuelle.

Vous démontez, en effet, les rouages secrets de la physiologie féminine et vous en caractérisez les éléments dont la folliculine, l'hormone du désir, qui vous doit son nom et qui, avec la progestine, l'hormone du fait accompli, préside au déroulement bien réglé du cycle œstral et de la parturition. En précisant leurs propriétés physiologiques et chimiques, vous élaborez les tests qui permettent de les doser, vous donnez l'impulsion majeure aux innombrables travaux qui aboutirent, au profit de notre

arsenal thérapeutique, à l'isolement chimique sous forme cristallisée et finalement à la synthèse de ces substances.

Ainsi, vous êtes l'un des principaux maîtres d'œuvre de cet édifice monumental de l'hormonologie sexuelle dont personne n'ignore les applications thérapeutiques et dont l'importance se mesure non seulement à sa valeur intrinsèque, mais aussi et peut-être surtout à sa valeur prospective. C'est que l'action des hormones interfère sur les mécanismes les plus généraux de la biologie animale et singulièrement dans ses aspects neuropsychiques. Il suffit de réfléchir à l'aspect d'un myxœdémateux crétin, à l'agitation sans cause d'un basedowien, à la torpeur d'un addisonien, à la puérilité d'un eunuque opéré enfant, pour voir ce que pèsent les hormones dans la balance psychique. Grâce à leur connaissance, nous pouvons atteindre, suivant la belle expression de Mauriac, « ces confins où l'on passe de l'organe à la personnalité, ce vaste terrain neuro-endocrinien où se fondent les valeurs viscérales et intellectuelles, volontaires et involontaires, rationnelles ou irrationnelles ».

Il n'était que justice, monsieur, que vous franchissiez rapidement tous les échelons de la hiérarchie universitaire et scientifique. Après votre concours d'agrégation en 1926, vous partez pour Alger, où vous assurez la direction de la chaire d'histologie. Vous y poursuivez avec succès vos recherches expérimentales sur la physiologie ovarienne et déployez une activité universitaire des plus fécondes.

En 1938, vous êtes appelé au Collège de France, où l'on crée pour vous la chaire de morphologie expérimentale et d'endocrinologie dont vous venez de quitter l'enseignement, atteint par la limite d'âge. Au Collège de France, l'estime de vos confrères vous porte à la vice-présidence de leur assemblée.

Saluons au passage ce vénérable établissement que François I<sup>er</sup> créa en 1530 et qui, au cours des quatre siècles de son histoire, a acquis une exceptionnelle renommée, grâce aux savants de tout premier plan qui lui apportèrent d'âge en âge le meilleur d'eux-mêmes et dont le nombre confond l'imagination et commande le respect.

Tour à tour, les académies de médecine et des sciences vous accueillent, l'une en 1941, l'autre, trois ans plus tard. Enfin,

c'est en 1948 que vous êtes élu à l'unanimité secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, dignité que vous partagez avec le prince Louis de Broglie, c'est une des plus hautes consécration d'une carrière scientifique en France.

De ces deux pôles de votre activité, le Collège de France et l'Institut, vous faites rayonner le prestige des sciences biologiques françaises. Je n'en voudrais pour preuve que le nombre impressionnant des villes universitaires du monde entier qui ont tenu à vous conférer le titre de Docteur honoris causa. Votre chaire au Collège de France a acquis une réputation internationale exceptionnelle dans les diverses branches de l'endocrinologie. Médecins et biologistes des secteurs les plus divers viennent s'instruirent chez vous des dernières acquisitions dans ce domaine de plus en plus étendu, à la faveur de cours magistraux, de colloques, de séminaires où participent tous les savants français et étrangers. A ce travail gigantesque s'ajoute celui que vous réserve le directoire du C.N.R.S., qui, en 1964, vous distingue par sa médaille d'or, le conseil scientifique du Commissariat de l'énergie atomique, la Société royale de Londres. Dans les congrès nationaux et internationaux, vous êtes un président et un rapporteur des plus sollicités et des plus respectés et, souvent, vous représentez la science française dans toutes les parties du monde.

Aussi, à la croix de guerre que vous avez gagnée sur le champ de bataille est venue s'ajouter la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, pour ne citer que la plus importante de vos décorations, difficiles à énumérer, d'ailleurs, car, comme me le déclarait un de vos anciens élèves, votre modestie fondamentale n'en fait jamais état.

La Lorraine mosellane se réjouit d'applaudir en vous, cher maître, le fils de la colline inspirée, le collégien de Pont-à-Mousson, le pionnier de la culture française en Alsace et à Alger, le dignitaire de l'Institut de France, le savant prestigieux qui, en France comme à l'étranger, fait autorité dans les sciences biologiques.

Maître, vous avez la parole.